



Concours d'accès en 3^{ème} année
Programme Grand Ecole
Epreuve de Français
Session de Septembre 2012
Durée : 3 heures

Travail à faire

1. Faites la synthèse de ces trois documents extraits de la revue *Dynasteurs*.
2. Donnez un titre à la synthèse.

Document 1

JACQUES RIGAUD

« PLUS UN RESPONSABLE EST CULTIVE, PLUS IL EST FORT. »

PDG de RTL, président d'Amical et de l'établissement public du musée d'Orsay.

Quel que soit son champ d'activité, plus un responsable est cultivé, plus il est fort. Si j'ai un conseil à donner à des gens qui veulent devenir de grands, patrons, c'est d'être aussi des gens cultivés. La culture que chacun se forge à sa mesure est un trousseau de clefs d'explication du monde. La pratique de la culture nous confronte aux grandes questions que l'homme se pose sur lui-même et introduit dans l'esprit du chef d'entreprise une dimension de réflexion qui peut lui éviter la mégalomanie, le culte de soi-même et le triomphalisme. Le secret de sa réussite est dans l'art de s'organiser, de s'économiser, de savoir déléguer : en l'incitant à sortir du cycle infernal de l'activisme, la culture y pourvoit largement. Elle l'aide aussi à résister à l'endurcissement qui est la fatalité de l'âge et de l'exercice des responsabilités. Elle l'aide enfin à accepter l'irrationnel, le saugrenu, l'inattendu...

Pendant tout le XIX^{ème} siècle, la bourgeoisie avait vécu à l'unisson de la création culturelle dans tous les domaines. Mais les grandes ruptures esthétiques qui ont bouleversé le monde de l'art au tournant du siècle ont contribué à séparer le monde économique du monde artistique. Si bien qu'à l'exception de ceux qui firent l'effort de chercher à comprendre les nouvelles tendances de l'art, les bourgeois français se sont retrouvés à l'écart de la vie culturelle. En outre, les filières

d'information conduisant à l'exercice des responsabilités ont été jusqu'à une époque très récente sinon appauvrissantes du moins peu favorables à l'épanouissement culturel. Enfin les patrons vivaient selon l'adage : vivons heureux, vivons cachés. Le patronat cultivait sinon l'anonymat, du moins une grande pudeur à parler de soi et à communiquer.

Aujourd'hui, le paysage se modifie. L'entreprise change. Elle est de plus en plus perçue comme une communauté humaine, avec une identité, une culture. Le besoin d'une communication globale se fait sentir, et les chefs d'entreprise se rendent compte que leur personnalité n'est pas étrangère à l'image de leur société. Ils ont donc intérêt à valoriser leur image personnelle. Or la culture jouit d'un prestige social certain. Un nouveau pas est franchi quand le patron se rend compte que son entreprise peut devenir un acteur de la vie culturelle. (d'où la découverte du mécénat).

La formation des dirigeants connaît par ailleurs une évolution très sensible. Les disciplines culturelles se développent considérablement dans les grandes écoles, plus encore, il est vrai, dans les écoles de commerce que dans les écoles d'ingénieurs. Si bien qu'au total la tendance générale est celle d'une réconciliation entre le monde économique et le monde artistique. Pour la génération à venir, je n'ai plus d'inquiétude.

Document 2

ETER LUDWIG (RFA)

« POUR LE PATRON MODERNE, LA CULTURE EST UN BESOIN »

PDG de L. S. GMBH, (2 milliards de francs), Peter Ludwig compte parmi les plus riches collectionneurs de peinture du monde. Il a donné son nom au musée de Cologne, auquel il a fait don de près de 400 tableaux.

Je n'ai jamais vu de contradiction entre la culture et une activité économique. Cela vient peut-être de mon éducation, car je suis issu d'une famille cultivée. Mais je suis persuadé qu'il faut une grande sensibilité pour remplir son rôle de patron. Il s'agit d'une création permanente, quotidienne. Or la sensibilité dont il faut faire preuve est la même que celle qui est nécessaire pour comprendre la culture.

Il est vrai que de nombreux patrons réussissent parfaitement sans culture. Il y a par exemple beaucoup moins de PDG et de banquiers cultivés aux Etats-Unis qu'en Europe, notamment en France.

Chez nous, en Allemagne, tout le monde connaît le cas de Hermann Abs, l'ancien patron de la Deutsche Bank. Je ne crois pas que Hermann Abs aurait pu réussir aussi bien dans son métier s'il n'avait pas été extrêmement cultivé.

Mais même aux Etats-Unis, il y a un progrès. Je crois que la direction des grandes entreprises est devenue si complexe, qu'un savoir limité et spécialisé ne suffit plus. En Suisse, où sont certaines des plus grandes entreprises du monde, les patrons sont très cultivés. Et cela se comprend : une bonne psychologie, la faculté de faire travailler les hommes ensemble, en équipe, de manière à ce qu'ils puissent produire mieux, tout cela demande des qualités culturelles.

La culture favorise un accès plus direct à l'âme humaine, elle est un besoin pour le patron moderne. Un PDG qui a des bases humanistes développe des relations plus riches avec les gens avec lesquels il travaille. Il a une vision globale des choses. Car enfin, que signifie être

cultivé? Cela veut dire connaître l'âme et la psychologie humaines.

Aussi les grands patrons allemands sont-ils de plus en plus intéressés par la culture, et pas seulement en tant que sponsors. Il y a de plus en plus d'entreprises qui soutiennent financièrement des manifestations culturelles. Ce n'est plus le rôle de l'Etat que de promouvoir la culture. Le monde du libéralisme économique est un monde où l'on s'engage de plus en plus pour la culture.

Et vous trouvez de plus en plus de patrons qui s'intéressent à la musique, au théâtre, à la littérature, à la peinture.

Cette tendance n'est d'ailleurs pas typiquement allemande : on la constate également au Japon. Il est intéressant de constater un phénomène analogue dans les pays de l'Est. Bien sûr, dans ces pays les grandes entreprises appartiennent à l'Etat. Mais elles sont elles aussi de plus en plus directement engagées dans les manifestations culturelles. En Hongrie par exemple, les firmes nationalisées sont officiellement mentionnées comme sponsors lors des événements culturels. Tout le monde sait aujourd'hui dans les pays de l'Est que le ministère de la Culture ne peut plus s'offrir le luxe de l'hégémonie culturelle

Le mécénat ? Quand la culture a quelque chose à voir avec l'argent, et il en est presque toujours ainsi, il convient de garder une certaine distance. Malgré tout, le mécénat est souvent le signe, qu'un homme souhaite transcender ses problèmes quotidiens.

Propos recueillis par
Marie-France Calle.

Document 3

Marie Verdier

Extrait de la revue DYNASTEUR

«Les grandes écoles se cultivent aussi»
HEC découvre la philo, ESCP l'égyptologie
Et les humanités font fureur à Centrale ou
aux Mines.

Qui l'eût cru ? Les écoles de commerce s'ouvrent à la culture. «Les managers ne seront efficaces que s'ils sont de véritables humanistes», affirme Daniel Barraud de Lagerie, responsable de la scolarité d'HEC. Le concours d'entrée comprend une épreuve de philosophie. L'école offre une palette de cours, de l'art contemporain à la philosophie politique. Ses deux cadettes font de même. «Nous voulons ainsi réduire la part de bachotage, augmenter la réflexion et atteindre le niveau des formations européennes», explique le nouveau directeur de l'ESSEC, Jean-Claude de Schietero. A l'ESCP, on peut s'initier à l'évolution des sciences, aux matériaux, à l'électronique aussi bien qu'à l'égyptologie. Ce dernier cours a tellement bien marché que «nous avons demandé une suite sur l'Egypte des Pharaons», raconte François Maresquier, élève de seconde année.

Pour parfaire ce dispositif, arrondir les angles du moule grande école et affaiblir l'écrasante suprématie de la filière C, les écoles tentent de diversifier leurs filières d'admission. L'ESSEC innove à la rentrée 1988 en ouvrant cinq places à des khâgneux : admissibles à Normale. HEC devrait emboîter le pas l'année prochaine. L'initiative pourrait annoncer un nouveau concours littéraire.

Du côté des grandes écoles d'ingénieurs, on constate une évolution analogue. Si elles affichent avec fierté la performance de leur système de sélection, elles essaient de tempérer les effets pervers. Le «gavage» et la polarisation scientifique, la logique cartésienne exacerbée enseignent des certitudes, alors que la vie professionnelle est faite d'incertitudes, de problèmes souvent mal posés et de solutions qu'il faut improviser.

Certes les épreuves de français au

concours d'entrée (dissertation et résumé de texte) sont une institution ancienne. En y ajoutant les épreuves de langues, le coefficient représente en moyenne le quart du total des points.

« Ce sont ces épreuves qui font la différence, souligne Paul Deheuvels, proviseur de Louis le Grand, car les candidats se tiennent de très près dans les disciplines scientifiques».

Ce qui est nouveau, c'est la progression des enseignements non scientifiques dans les écoles elles-mêmes. Ainsi l'Ecole des Ponts a réformé son enseignement en 1982. Économie, gestion, droit, finance, langues font partie du tronc commun obligatoire, aux côtés duquel les élèves choisissent des modules sur l'urbanisme, la CAO, Shakespeare, la «rock music» ou encore un cours intitulé «A comparative study of German and British Society»... Les centraliens s'initient au design, à la philosophie ou à la bio-ingénierie, rassemblés dans les quelque soixante-dix heures de «tiers temps» de première année. Supélec a introduit une réforme analogue en 1987 : «Les taupins sont peu ouverts, il faut leur redonner de l'imagination après les deux ou trois années de préparation au concours, pendant lesquelles on leur a mis des œillères», dit Bernard Gaussault, le directeur des études de Supélec.

L'Ecole des Mines estime consacrer le quart de sa formation à la culture générale. Ces enseignements constituent un équilibre délicat entre culture scientifique et technique (notamment biotechnologies, robotique ou innovations technologiques), ouverture internationale (deux langues et civilisations étrangères obligatoires), et des cours de sociologie, d'histoire, de sciences politiques, de législation... «La culture est une préoccupation ancienne et polyvalente, dit Gilbert Frade, directeur des études, car nous ne formons pas des techniciens, mais des généralistes qui

devront affronter des problèmes multiples. Les ingénieurs doivent avoir un large champ de références. Pour prendre en compte les aspects techniques, commerciaux et culturels.

», constate Bernard Gaussoit.

Juillet - août 1998

Polytechnique a toujours dispensé des enseignements d'humanités et de sciences sociales. Mais la palette s'est sensiblement ouverte après 1968. Les élèves peuvent assister à des cours d'art, et d'architecture, d'économie, d'histoire et d'histoire des sciences... «La culture ne s'oppose pas au professionnalisme et à la spécialisation, au contraire, dit Maurice Bernard, directeur de l'enseignement et de la recherche. On ne peut pas pousser le professionnalisme sans culture générale. »

Ces professions de foi rencontrent parfois un certain scepticisme. «La diversité des cours crée un danger de vernis culturel qui risque de faire de nous des bêtes de salon», dit-on au bureau des élèves des Mines. Malgré tout, ces nouveaux enseignements ont du succès, les élèves se prennent au jeu, comme à Supélec où «ils confortent la démarche de l'école et choisissent des options éloignées du cursus

